

**Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.**

**Corpus :**

**Texte A : Victor Hugo, « Fantômes », extrait de la section III du poème, *Les Orientales*, 1829.**

**Texte B : Charles Baudelaire, « Le vieux saltimbanque », extrait, *Petits Poèmes en prose*, 1869.**

**Texte C : Pierre Reverdy, « Joies d'été », *La Lucarne ovale*, 1916.**

**Texte D : Jacques Prévert, « La fête à Neuilly », *Histoires*, 1946.**

**Texte A : Victor Hugo, « Fantômes », extrait de la section III, *Les Orientales*, 1829.**

Elle aimait trop le bal. – Quand venait une fête,  
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait ;  
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,  
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,  
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles !  
Des ceintures de moire <sup>1</sup> aux ondoyants reflets ;  
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;  
Des festons <sup>2</sup> ; des rubans, à remplir des corbeilles ;  
Des fleurs, à payer un palais !

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses  
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts ;  
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,  
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,  
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille !  
Sa basquine <sup>3</sup> agitait ses paillettes d'azur ;  
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille <sup>4</sup> :  
Telle une double étoile au front des nuits scintille  
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.  
Enfant ! – Nous l'admirions dans nos tristes loisirs ;  
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie :  
La cendre y vole autour des tuniques de soie,  
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,  
Volait, et revenait, et ne respirait pas,  
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,  
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,  
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,  
De sentir par le bal ses sens multipliés,  
Et de ne pas savoir si dans la nue <sup>5</sup> on roule,  
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule  
Un flot tournoyant sous ses pieds !

Mais hélas ! il fallait, quand l'aube était venue,  
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.  
C'est alors que souvent la danseuse ingénue <sup>6</sup>  
Sentit en frissonnant sur son épaule nue  
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre !  
Adieu parure, et danse, et rires enfantins !  
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,  
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,  
Aux yeux brillants les yeux éteints.

1 Moire : étoffe rendue chatoyante par une technique d'écrasement du tissu.

2 Festons : broderies en bas de la robe.

3 Basquine : sorte de jupe, ample et élégante, portée notamment par les femmes basques et espagnoles.

4 Mantille : longue et large écharpe de soie ou de dentelle, le plus souvent noire, couvrant la tête et les épaules, qui fait partie du costume traditionnel des Espagnoles.

5 Nue : nuage et par extension, ciel.

6 Ingénue : se dit d'une personne faisant preuve d'une franchise innocente et naïve.

**Texte B : Charles Baudelaire, « Le vieux saltimbanque », *Petits Poèmes en Prose*, 1869**

[Baudelaire évoque une fête populaire. Il s'agit ici de la fin du poème.]

Tout n'était que lumière, poussière, cris, joie, tumulte ; les uns dépensaient, les autres gagnaient, les uns et les autres également joyeux. Les enfants se suspendaient aux jupons de leurs mères pour obtenir quelque bâton de sucre, ou montaient sur les épaules de leurs pères pour mieux voir un escamoteur éblouissant comme un dieu. Et partout circulait, dominant tous les parfums, une odeur de friture qui était comme l'encens de cette fête.

Au bout, à l'extrême bout de la rangée de baraques, comme si, honteux, il s'était exilé lui-même de toutes ces splendeurs, je vis un pauvre saltimbanque, voûté, caduc, décrépît, une ruine d'homme, adossé contre un des poteaux de sa cahute <sup>1</sup>; une cahute plus misérable que celle du sauvage le plus abruti, et dont deux bouts de chandelle, coulants et fumants, éclairaient trop bien encore la détresse.

Partout la joie, le gain, la débauche ; partout la certitude du pain pour les lendemains ; partout l'explosion frénétique de la vitalité. Ici la misère absolue, la misère affublée <sup>2</sup>, pour comble d'horreur, de haillons comiques, où la nécessité, bien plus que l'art, avait introduit le contraste. Il ne riait pas, le misérable ! Il ne pleurait pas, il ne dansait pas, il ne gesticulait pas, il ne criait pas ; il ne chantait aucune chanson, ni gaie ni lamentable, il n'implorait pas. Il était muet et immobile. Il avait renoncé, il avait abdicqué. Sa destinée était faite.

Mais quel regard profond, inoubliable, il promenait sur la foule et les lumières, dont le flot mouvant s'arrêtait à quelques pas de sa répulsive misère ! Je sentis ma gorge serrée par la main terrible de l'hystérie <sup>3</sup>, et il me sembla que mes regards étaient offusqués par ces larmes rebelles qui ne veulent pas tomber.

Que faire ? À quoi bon demander à l'infortuné quelle curiosité, quelle merveille il avait à montrer dans ces ténèbres puantes, derrière son rideau déchiqueté ? En vérité, je n'osais ; et, dût la raison de ma timidité vous faire rire, j'avouerai que je craignais de l'humilier. Enfin, je venais de me résoudre à déposer en passant quelque argent sur une de ses planches, espérant qu'il devinerait mon intention, quand un grand reflux de peuple, causé par je ne sais quel trouble, m'entraîna loin de lui.

Et, m'en retournant, obsédé par cette vision, je cherchai à analyser ma soudaine douleur, et je me dis : je viens de voir l'image du vieil homme de lettres qui a survécu à la génération dont il fut le brillant amuseur ; du vieux poète sans ami, sans famille, sans enfants, dégradé par sa misère et par l'ingratitude publique, et dans la baraque de qui le monde oublieux ne veut plus entrer !

1 Cahute : petite habitation misérable.

2 Affublée : revêtue.

3 Hystérie : (ici) crise émotionnelle violente, inattendue.

**Texte C : Pierre Reverdy, « Joies d'été », *La Lucarne ovale*, 1916.**

JOIES D'ÉTÉ

La danse, le soir, parmi les lumières des arbres – ce sont les feuilles – Et la foule accouplée tourne entre les trottoirs, les murs et une palissade énorme qui monte se cacher dans l'ombre. Les fenêtres ouvertes sont des trous dans l'air et près du toit des masques se balancent. Têtes blanches, têtes pâles, têtes masquées elles ont l'air de pleurer sur les gens qu'elles regardent. Le bal est un tourbillon, et le vent sort pour secouer les branches qui tremblent un moment dans un nuage. La terre s'évapore en poussière et vole pour bientôt s'arrêter dans la nuit.

Dix mille pieds raclent le sol ; les têtes sont mêlées et se rapprochent. La danse, le bal avec la joie indifférente, le plaisir physique et l'union des êtres dans le monde. Les bras sont des crampons que l'on jette au premier venu dans le tourbillon du naufrage.

**Texte D : Jacques Prévert, « La fête à Neuilly », *Histoires*, 1946**

*[La fête foraine de Neuilly, près de Paris, a été très populaire depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à sa disparition en 1935.]*

Une horloge sonne douze coups  
Qui sont ceux de minuit  
Adorable soleil des enfants endormis

Dans une ménagerie <sup>1</sup>  
À la fête de Neuilly  
Un ménage de dompteurs se déchire  
Et dans leurs cages  
Les lions rugissent allongés et ravis  
Et font entre eux un peu de place  
Pour que leurs lionceaux aussi  
Puissent jouir du spectacle  
Et dans les éclairs de l'orage  
Des scènes de ménage des maîtres de la ménagerie  
Un pélican indifférent  
Se promène doucement  
En laissant derrière lui dans la sciure mouillée  
La trace monotone de ses pattes palmées  
Et par la déchirure de la toile de tente déchirée  
Un grand singe triste et seul  
Aperçoit dans le ciel  
La lune seule comme lui  
La lune éblouie par la terre  
Baignant de ses eaux claires les maisons de Neuilly  
Baignant de ses eaux claires  
Toutes les pierres de lune des maisons de Paris

Une horloge sonne six coups  
Elle ajoute un petit air  
Et c'est six heures et demie  
Les enfants se réveillent  
Et la fête est finie  
Les forains sont partis  
La lune les a suivis.

1 Ménagerie : lieu où sont réunis les animaux dangereux dans un cirque.

## **I - Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :**

Comment, dans les textes du corpus, les poètes font-ils percevoir l'ambiguïté de la fête ?

## **II - Travail d'écriture (16 points) :**

- **Commentaire**

Vous commenterez le poème de Jacques Prévert, « La fête à Neuilly » (Texte D).

- **Dissertation**

La poésie n'a-t-elle vocation qu'à célébrer les joies de la vie ?

Vous répondrez à cette question en vous fondant sur les textes du corpus, sur les textes et les œuvres que vous avez lus et étudiés en classe, ainsi que sur vos connaissances personnelles.

- **Invention**

Vous êtes au cœur d'une fête. Dans un texte poétique en vers ou en prose, vous décrierez ce que vous voyez autour de vous et vous exprimerez les émotions ressenties.